

CONFERENCES ET REUNIONS D'ETUDE

Résumés

Robert GESSAIN, Paris : L'art eskimo.

21 mars 1959.

Pour son assemblée générale annuelle, la Société suisse des Américanistes a invité M. Robert Gessain, sous-directeur du Musée de l'Homme, de Paris, à présenter l'art esquimau au public genevois.

L'art d'Angmassalik, dans le Groenland oriental, région encore inconnue en 1884, et que M. Gessain a étudié depuis sa première expédition d'il y a vingt-cinq ans, lui a servi de canevas sur lequel il a placé au cours d'une brillante conférence, les éléments essentiels de l'ethnographie de ce peuple chasseur de mammifères marins, étalé sur 15,000 kilomètres de côtes, du Groenland à la Sibérie extrême-orientale et de rappeler la définition de ces individus vivant dans le milieu arctique, construisant des maisons de neige, utilisant la lampe-fourneau à huile et des armes de chasse retenant l'animal blessé. Ces prédateurs ne restituent rien à la nature. Ils vivent par la force des choses en petits groupes disséminés, dans un état d'anarchie patriarcale et la femme joue un grand rôle dans cette société.

Maniés par les mains expertes de ces artisans universels, les outils rudimentaires suivent la vue précise des observateurs de la vie, qui souvent manifestent un sens acéré de la caricature, et produisent des petites merveilles d'art et d'ingéniosité, sous forme de scènes sculptées dans l'ivoire, l'os ou le bois flotté. Elles vont de la représentation réaliste de l'homme isolé ou évoluant dans son milieu naturel entouré des animaux nourriciers avec lesquels il a fait un pacte mythique aux symboles des esprits tout-puissants évoqués par les prêtres au cours de transes itinérantes qui les mènent par lévitation dans les mondes extra-humains où ils corrigent les dérangements causés par la légèreté des hommes.

Boîtes de bois décorées de motifs d'ivoire, nécessaires de couture, statuettes de personnages actifs, visières antineige, tout fut leçon d'ethnographie. Les masques de bois, affectés de cette angoissante torsion de la bouche qui caractérise l'art nord-américain, ont donné lieu à de nombreuses explications, mais dont aucune, émanant d'ethnographes, de psychiatres ou des propres Esquimaux n'a pu être retenue, tant il est vrai, rappelait M. Gessain, citant Lévi-Strauss, que les motivations profondes sont inconscientes.

Au cours de cette "présentation-prétexte" pourrait-on dire de l'art esquimau, apparurent encore des dessins effectués en 1932 à la demande de l'ethnologue Knud Rasmussen, prouvant la valeur des conceptions anciennes relatives à la puissance surnaturelle des prêtres au milieu d'une population évoluée, disposant du droit de vote et représentée aux Chambres danoises. Le "tupilek", esprit à l'anatomie composite empruntée à plusieurs êtres vivants, est toujours valable.

La valeur scientifique et l'agrément d'une communication à la fois riche et aérée dans l'exposition fut complétée par l'exposé d'une théorie très récente sur l'origine et la migration des Esquimaux, qui, il y a 4000 ans, auraient

abandonné leur territoire, près du lac Baikal, en Sibérie, et émigré vers le nord, s'"arctisant" et inventant la culture qui leur permit de survivre dans le Grand Nord, atteignant le Groenland au cours d'un long voyage, qui vit des groupes se fixer sur le chemin. Les uns s'indianisèrent, d'autres sont aujourd'hui en voie d'acculturation au contact des Blancs. Les découvertes archéologiques ont permis de trouver des expressions artistiques paléo-esquimaux très imprégnées d'art asiatique des steppes et de situer des niveaux chronologiques et culturels.

G. L.

Mauricio PARANHOS da SILVA : Bonampak, les "Murailles peintes".

4 avril 1959.

Tous ceux qui ont eu le privilège de visiter la belle exposition mexicaine à Zürich au début de 1959 auront été émerveillés par la reconstitution de trois chambres mayas, aux parois couvertes de scènes hautes en couleur, qui, pour les spécialistes, ont une valeur incalculable pour la connaissance ethnologique de ce peuple.

L'importance de Bonampak (en maya "murailles peintes") dans l'archéologie est mise en valeur par la découverte en 1946 de ces fresques à la suite d'un de ces hasards fréquents dans son histoire. Ce petit bâtiment de 16 mètres de long, de 4 mètres de large et de 6 mètres de hauteur est aujourd'hui un haut-lieu de l'art pictural maya, dépassant de beaucoup ce que les artistes des cultures successives de ce peuple avaient réalisé au cours des stades historiques qui vont de 800 av. J. C. à 1697 de notre ère.

Il est admis aujourd'hui que ces fresques datent de 800 ap. J. C., donc à la fin de l'apogée de la période dite classique ou au début du déclin de cette période, lorsque les Toltèques, mexicains, pressaient rudement leurs voisins orientaux.

A côté de ses travaux indigénistes, M. Mauricio Paranhos da Silva s'est voué à l'étude de l'archéologie américaine. Il lui appartient, devant ses collègues de la Société suisse des Américanistes, réunis au Musée d'Ethnographie, de faire connaître pour la première fois à Genève, non seulement le trésor artistique et ethnographique de Bonampak, mais aussi d'esquisser l'histoire des Etats mayas, pour placer géographiquement et chronologiquement la position de ce site. Il résuma ensuite avec précision et aisance un aspect presque inconnu de l'art maya : la peinture, qu'elle soit appliquée sur les stèles, les bas-reliefs, les panneaux sculptés ou les céramiques à décors calligraphiques ou mythologiques toujours polychromiques. L'illustration des précieux codex est aussi un aspect de la peinture maya.

La différence essentielle entre ces manifestations qui tentent d'alléger le hiératisme des monuments de pierre traités suivant le procédé du développement des motifs et les fresques de Bonampak réside dans le réalisme et le naturel des personnages et des scènes peintes sur les parois et les plafonds des chambres. Alors que les autres fresques mayas ne représentaient que des événements historiques et mythologiques, avec de-ci, de-là, quelques timides essais d'humanisation des motifs, à Bonampak, au contraire, la méthode de